

Tampopo
Slam Dance

Camille Gueymard et Yves Lafontaine

Numéro 37, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22305ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gueymard, C. & Lafontaine, Y. (1988). Compte rendu de [*Tampopo / Slam Dance*]. *24 images*, (37), 64–64.

TAMPOPO

Camille Gueymard



Un bien curieux western ramen

Tampopo est le deuxième film de Itami Jozo dont la carrière de réalisateur ne s'est précisée qu'en 1984, alors qu'il avait déjà 51 ans, avec son très beau film *Ososhiki (Les funérailles)*. Fils du célèbre scénariste Itami Mansaku, dont l'œuvre entière, publiée, est appréciée d'un grand nombre de fans, Itami Jozo s'est d'abord fait connaître comme acteur dans les années soixante. Il a joué dans plusieurs films, japonais comme américains; on le retrouvait récemment dans le rôle du bon père de famille de *Kazoku gēmu (Jeux de famille)* de Morita Yoshimitsu. On dit de lui qu'il est un essayiste. Il nous propose sa vision des choses sans jamais prétendre avoir le dernier mot. *Ososhiki* est une réflexion émouvante sur le rituel des funérailles, *Tampopo* analyse le mythe des

ramen, les nouilles chinoises, tandis que *Marusa no onna, (L'enquêteuse du fisc)* est un commentaire mordant sur le calcul et la perception des impôts. Dans ses trois films, Itami parle de sa propre culture, il l'examine au peigne fin, en scrute les rites, les mythes et les excès. Ses films sont des essais dont le langage est cinématographique, dont le propos est critique, dont le montage est rythmique.

Tampopo (Pissenlit) est le surnom de notre héroïne (Miyamoto Nobuko) dont le métier est de préparer et de servir des *ramen* derrière le comptoir de son petit restaurant. Le bouillon de ses nouilles est aussi médiocre que son jeune fils qui se fait tabasser tous les jours au retour de l'école, jusqu'au jour où Goro (Yamazaki Tsutomu), le jeune kidnapper dans *High and Low*

de Kurosawa), routier de métier, descend de son camion et franchit le seuil du resto. Il doit d'abord affronter le méchant de la place — ce qu'il fait de façon magistrale en lui crachant à la figure sa triste soupe — avant de se présenter à la restauratrice qui tombe instantanément en admiration devant lui. Goro s'improvise «entraîneur», déterminé à faire répéter Tampopo les gestes rituels de l'art de la préparation des *ramen* jusqu'à ce que perfection s'en suive.

Tampopo est un bien curieux western ramen. Les épisodes de Tampopo et Goro, cowboy du réseau autoroutier, qui rétablit l'ordre dans l'établissement et derrière le comptoir, sont entremêlés de tableaux où les personnages explorent l'étiquette et les plaisirs de la table. Quand Tampopo réussit à faire sourire ses clients, qui en deux minutes aspirent leur bol de nouilles et poussent un soupir de satisfaction, Goro saute à bord de son camion, lui aussi satisfait, et file à nouveau sur la route. Avec *Tampopo*, Itami fait un savoureux clin d'œil à *Shane*. □

TAMPOPO

Japon 1986. Ré: et scé.: Juzo Itami. Ph: Masaki Tamura. Mu.: Kunituko Murai. Int: Tsutomu Yamazaki, Nobuko Mirgamoto, Koji Yakusno. 117 minutes, couleur. Dist.: Alliance/Vivafilm.

SLAM DANCE

Yves Lafontaine

Soyons clair dès le départ. *Slam Dance* du réalisateur américain Wayne Wang est la tête de turc idéale pour détracteurs de films à l'esthétique publicitaire. C'est sûr qu'on va l'affubler de sottises, ce pauvre film, sous prétexte que l'image est infiniment soignée et la bande son plus fluide et impeccable que les requiems pour Nagra de *Diva*. Vraiment, c'est dommage car on se prive ainsi d'un plaisir certain.

Les deux premiers films de Wayne Wang (*Chan is Missing* et *A Little Bit of Heart*) avaient le charme des productions un peu fauchées, qui ne semblent pas avoir complètement trouvé leur style mais demeurent néanmoins très bien réalisées. Wang décrivait, avec beaucoup de simplicité et de vérité, la réalité quotidienne de la communauté sino-américaine.

Délaissant la simplicité de l'étude de mœurs, Wayne Wang démontre, avec son troisième long métrage, une maîtrise stylistique très aboutie. *Slam Dance*, c'est un thriller nouveau genre, dur, moderne, à l'image léchée, aux lofts dénudés, qui



Tom Hulce

brouille les cartes et bouscule les lois du genre. Sa structure narrative est truffée de flashbacks d'atmosphère et ses compositions, hyper étudiées, se réclament tant de la peinture baroque que de l'esthétique publicitaire (éclairages excentriques, décors grandioses fortement codés, mouvements d'appareil sophistiqués).

Drood est un bédésiste, il vit difficilement sa séparation d'avec sa femme et sa fille.

Au début du film, il se fait kidnapper (par Don Opper, qui a aussi écrit le scénario) et lorsqu'il réussit à s'échapper pour se retrouver au poste de police, on l'informe qu'il est le principal suspect du meurtre d'une jeune femme. Il devait partir avec elle, mais au dernier moment, il ne s'est pas rendu au rendez-vous fixé. Sa défection a indirectement provoqué la mort de la jeune femme, et pour cela, il accepte la complicité qu'on veut lui faire porter.

À travers une histoire qui ne manque pas d'intérêt, celle d'un homme accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis, mais qui est coupable (au sens large) de ne pas savoir comment aimer, le réalisateur fait une recherche intéressante au niveau de la mise en scène: le passé étant étroitement lié avec le présent, le puzzle de la trame apparaît peu à peu. Cette structure arachnéenne, ainsi que le mélange de lyrisme brutal et d'hyperréalisme de l'image, compensent amplement le manque de relief des personnages. Des personnages qui évoquent ceux des bandes dessinées.

Sans être un chef-d'œuvre, *Slam Dance* laisse entrevoir la griffe d'un authentique cinéaste. C'est un film attachant, dont la complexité pourra rebuter au premier abord, mais dont les images splendides continueront longtemps à hanter la mémoire. □

SLAM DANCE

États-Unis 1987. Ré: Wayne Wang. Scé: Don Opper. Ph: Amir Mokri. Mus: Mitchell Froom et John Lurie. Int: Tom Hulce, Mary Elisabeth Mastrantonio, Virginia Madsen, Harry Dean Stanton, Don Opper. 99 minutes, couleur, Dist: Cinéplex — Odeon